

## SOMMAIRE

### **1. Inconfortable, vraiment ?**

Churchill avait raison. Il faut aimer frayeurs, chutes, courbatures et tortures pour monter à cheval.

### **2. Plus beau, plus mystérieux : tu meurs**

Pour supporter le dur apprentissage, je m'accroche, reprise après reprise, au souvenir ébloui de ma passion d'enfant.

### **3. Avec nous depuis toujours, avec moi depuis peu**

Où je découvre que celui qui vient d'entrer dans ma vie est présent dans la vie des hommes depuis la préhistoire.

### **4. On ne pense plus qu'à ça !**

Commence une vie commune qui relègue tout le reste à la marge.

### **5. Le mien d'abord**

Où le désir prend des contours précis. Comme en amour : je n'accepte plus de m'associer à la monture du premier venu, il est devenu impossible de partager, je veux mon cheval !

### **6. Le sport, c'est une affaire de passion, le cheval une affaire de raison, aussi**

La longue et complexe histoire du cheval parmi les hommes donne à la passion pour l'animal un vernis de correction raisonnable. Cela n'empêche pas qu'avec passion, on fasse n'importe quoi avec sa monture.

### **7. Les dérives de l'amour**

Où je suis pétrie d'inquiétude amoureuse. Je ne sais même plus faire la part des choses et voir l'animal dans le cheval...

### **8. Que choisir ? Tout est possible avec le cheval**

Cette fois, c'est du solide, je suis devenue cavalière. La liberté est immense, à hauteur du rêve initial, et tous les possibles s'ouvrent.

### **9. Patience, écoute et pugnacité sont les trois mamelles de l'équitation**

Les beautés de la relation homme-cheval.

### **10. Penser « cheval » ensemble**

Le feu de la passion première s'est apaisé. Je prends de la hauteur et je réfléchis à la façon de préserver mon trésor.

## Inconfortable, vraiment ?

**V**IEILLE. VOILÀ CE QUE JE SUIS. Ne fuyez pas !  
Quoi de plus banal au fond, de plus inéluctable ?  
D'ailleurs, l'âge est parfois agréable, utile même. Tout dépend des circonstances. Par exemple, ma maturité fait merveille lorsque je recueille mes grandes filles. Elles vivent seules, depuis peu, avec des joies de fauves faisant leurs dents. Une déception amoureuse ? Une querelle risquée avec leur employeur ? Les belles foncent au bercail. J'apaise, replace les choses en perspective. L'espoir renaît et panse les plaies.

Autre exemple, lors de ces réunions que j'ai l'habitude de mener à la tête d'un comité « bidule ». Les participants sont si pressés d'en découdre que, sans s'écouter, ils hurlent au scandale. Nuage noir, l'échec enfle à l'horizon. Sans crainte des éclats, indifférente aux coups que d'ailleurs on ne me donne plus car, sans réaction, aucun plaisir, débonnaire et attentive à chacun, je reste à l'écart du pugilat et clos le débat avec quelques mots bas.

Mais ce soir, tout est différent. Dans ce manège du bout du monde que les phares éclairent à peine, au bout d'un chemin qui n'en finit pas, j'entre dans l'inconnu. Apprendre à monter à cheval ? Oui, à cinq, six ou dix ans. Après ; très, très longtemps après (j'ai plus de quarante ans), ce n'est plus la même chose. Une honte indéfinissable me tient à distance de moi-même. Honte dont je ne comprends pas l'origine, si ce n'est la convention qui veut que l'on débute un apprentissage le plus tôt possible, que l'on fonde une famille un peu plus tard, que l'on parvienne au sommet de sa carrière au milieu de la vie, et que l'on parte en maison de retraite peu avant la fin. Voilà le schéma que j'ai en tête. Pourtant, l'instructeur qui m'accueille et que j'ai pris soin de rencontrer auparavant m'a bien confirmé que rien n'était impossible. « Avec le cheval : tout est possible, vous verrez. » J'ai du mal à le croire mais ces mots, banals, me servent de planche de salut. La nouveauté des lieux, l'aventure, aussi désirée soit-elle, m'ébranlent. J'ai perdu mes repères et je traîne, sans comprendre, le sentiment désagréable de n'être pas à ma place, de voler ou de tricher.

Décembre a décapité le jour. Isolé dans la campagne normande, le manège est éclairé par deux ampoules jaunes qui balancent sur le sable une lumière

chiche. Des ombres la pourchassent, excitées par les courants d'air qui s'engouffrent sous la toiture. J'ai remarqué, en arrivant, la taille imposante du bâtiment appuyé à la forêt. La nuit le mange par les deux bouts car de chaque côté, le vantail des portes s'arrête à mi-hauteur. Dans ces rectangles perchés, le ciel va et vient, jetant un nuage, un bouquet d'étoiles, un filet de pluie. Impressionnée, je m'emplis de ce monde qui n'est plus le mien. J'ai l'habitude de la ville, pas de la nature.

L'instructeur est aux côtés d'un très jeune cheval, qui, pour la première fois, va recevoir le poids du cavalier. Pepito est déjà familier de la selle et se déplace avec l'objet sans donner l'impression de le sentir. Lui aussi fait attention à la nuit, à chaque jet de lumière, aux ombres qui bougent. L'étonnement fait tourner le globe bombé de son iris dans le lait de la cornée. Superbe escogriffe, plein de bonne volonté me semble-t-il, l'animal est sans à priori devant la nouveauté. Il se plante, immobile, attentif, encolure haute. Soudain, quelques enjambées aériennes le projettent à plusieurs mètres. Il s'immobilise à nouveau. Je croyais avoir déjà vu un cheval, en image ou sur écran, tête lointaine au-dessus d'une porte de box, mais en regardant Pepito, je comprends que je n'ai jamais rien vu. Jamais je n'ai senti la soudaineté, la puissance de son mouvement ;

la fulgurance et l'imprévisibilité d'une présence cinq ou six fois plus imposante que la mienne. Le vent brutal, fluide, c'est lui.

Je ne sais pas où me mettre et je finis par trouver un espace protégé derrière l'instructeur et sa cavalière. Je me déplace dans leur ombre. De toute évidence, la cavalière est expérimentée, jeune aussi. Voilà ce qu'il faut être. Petite et jeune. Pas enfant, mais dans la force de la jeunesse, avec de nombreuses années d'équitation derrière soi. Comme un instrumentiste qui aurait débuté l'apprentissage de son instrument à quatre ans.

Depuis mon arrivée au club, je me suis placée dans le sillage de la jeune fille. J'ai immédiatement deviné que Sophie travaillait là. Sa façon d'être, de parler, y compris aux chevaux, de manipuler le matériel et la nourriture lui donnait un statut à part, entre l'instructeur et les cavaliers extérieurs comme moi. Une initiée rassurante. De la suivre lorsque je suis arrivée m'a soustrait aux regards de ceux que je croise. On distinguait mal les visages. Pour que rien ne filtre de mon étonnement honteux, il suffisait de ne pas aller au-delà d'un timide bonsoir. Des cavaliers rentraient nonchalamment leurs chevaux dans les boxes. Délassés par une bonne heure d'agitation, les grandes bêtes se balançaient sans hâte avant de s'engouffrer dans le

trou noirci sentant le foin. Au bobcat, on venait de pousser de pleines brassées odorantes dans chaque antre. Du grain dans les mangeoires, la vérification de l'eau : j'avais observé, déboussolée, les gestes rapides du palefrenier. Une odeur intense prenait au nez. Et je traînais, moi, ma honte vague. Mais pourquoi ? Je n'ai pas froid aux yeux d'ordinaire. Ma conception de la vie expédie joyeusement les règles de la bien-pensance. Au contraire, j'aime la liberté provocante, son côté bravache. J'aime frôler la réprobation collective et avoir, vis-à-vis des modes, la souveraine indifférence qui témoigne, mieux que tout, de leur inanité. Lentement, je devine. Je me reproche quelque chose d'intime, d'inavouable : céder à la passion. Une passion ancienne, dont je n'ai jamais pu vérifier le contenu. Je m'abandonne à une attirance d'enfant. Mon attitude est puérile : voilà l'origine de mon trouble. J'ouvre des yeux immenses dans la nuit, je m'emplit de tout ce que je découvre, je fixe passionnément les grands animaux que j'approche enfin... si tard. Et parce qu'il est tard, j'ai honte de faire cette déclaration : je les aime, éperdument, depuis longtemps.

Sophie se rapproche avec l'instructeur du jeune cheval immobile. Elle s'appuie à lui, lève les deux bras et pèse sur son dos, relâche, revient. Débonnaire,

l'animal tourne seulement la tête. Il connaît la jeune fille ; sa présence ne l'effraie pas. D'un geste invisible, l'instructeur a pris dans ses mains croisées le genou de la cavalière qu'il hausse avec lenteur sur le dos de Pepito. Le cheval ne bouge toujours pas. La cavalière est maintenant à califourchon, elfe léger prêt à regagner le sol. L'animal semble réaliser que son équilibre a été modifié. Il fait un pas, deux pas, hésitant, s'écartant à droite, à gauche, comme s'il découvrait la marche. L'instructeur fait un signe et la cavalière glisse à terre, dans un mouvement aussi lisse que celui qui l'a portée sur l'animal. C'est la première fois, c'est bref et c'est tout.

D'autres fois suivront, quotidiennes, de plus en plus longues. Se déplacer avec le cavalier deviendra naturel. Jeu, effort, délassement, tout sera possible.

Je reste muette. Ensuite, c'est à moi. Sur un vieux routard prénommé Aigle ; pas sur le jeune étonné, évidemment. J'ai l'impression qu'il s'agit de la même initiation, mais à l'envers. Le grand poulain, libéré, a fait un pétaradant galop avant que Sophie, riante, ne le prenne pour le mener hors du manège. Elle revient avec Aigle. Il est paisible et sa démarche comme son regard trahissent tant d'habitude qu'immédiatement, il me rassure. Aigle connaît la vie. Aucune ombre ne le

surprend, la griffe des branchages sur la tôle ne l'émeut plus depuis longtemps. Spécialiste du débutant : voilà son titre de gloire. Pour les vieux comme moi, il faut au moins cela. L'impression est énorme. Plus rien n'existe que ce corps gigantesque que ma tête atteint à mi-panse. J'ai cessé de respirer. Peur, pas peur : je ne sais même pas. Je ne sais plus rien. La nuit m'a rejoint par les deux bouts. On me parle mais je ne comprends pas. Mes bras, mon buste obéissent, guidés par une voix rassurante, mais rien n'est lisse ni facile. Inquiète, j'ai besoin de tout savoir parce que tout m'échappe. Où faut-il poser les mains pour monter jusque là-haut ? Où dois-je mettre mon pied ? Non, le genou ? Le pied, ce sera pour plus tard, lorsque je monterai seule. La force de l'élan qui me soulève me tétanise. C'est trop haut, je vais basculer ! Passer la jambe de l'autre côté ? Je heurte du genou le corps massif de l'animal et me fige, terrorisée par sa réaction. Rien. On pousse mon pied qui frotte mais glisse enfin de l'autre côté. Je me redresse : c'est encore plus haut, terriblement haut. La selle ne tient rien. On pourrait basculer de côté. Devant, l'encolure de l'animal rassure à peine. Et s'il se cabrait ? Derrière : mieux vaut ne pas y penser. On place le bout de mon pied dans l'étrier, les mains sur l'arçon de la selle. Fausse impression de

sécurité, car au moment où l'animal fait un premier pas, tenu par l'instructeur, je crois m'évanouir. C'est la fin... Et puis non. Un autre pas, encore un autre. Le balancement d'un grand corps qui n'est pas le mien m'impose son rythme. Je bascule d'avant en arrière, de gauche à droite. Mon torse fait fléau de balance et si l'animal changeait d'allure, j'irais au tapis sans discuter. Churchill avait raison : « Le cheval est dangereux devant, dangereux derrière et inconfortable au milieu. » Pourtant, l'instructeur s'éloigne ; la longe se déroule entre ses mains. Je suis de plus en plus seule sur ma monture qui continue, paisible, de tourner au pas. L'instructeur, sans rien lâcher, a gagné le milieu du cercle et me parle. Parle au cheval ? Les mots s'adressent à moi : jambes, bassin, dos, mains, mais je suis tellement accaparée par la réalité de l'instant que je ne comprends rien. Surtout, je ne retiens rien. La voix s'adresse au cheval. Je le sens, je l'entends et cela me rassure infiniment. Je suis toujours perchée, de plus en plus familière. Déjà, très vite, cette étonnante liberté à deux me procure un début de plaisir. Davantage que du plaisir, les prémices de l'ivresse. J'accède à mon rêve. J'épouse la nature, entame avec elle une nouvelle découverte du monde. Un sourire me tire le bas du visage : le bonheur est irrésistible.

## **Plus beau, plus mystérieux : tu meurs**

**L** E PRINCE QUI VIENT a la jambe déliée, le poitrail puissant, un col élané et le front déferent. Prince ou princesse ? Car derrière les oreilles ciselées, une chevelure épaisse tombe sur les yeux. Prenant de la longueur, le crin suit la courbe du cou, s'effondre en vague sur la nuque et vient couvrir les épaules. Chaque pas jette son voile dans les airs et transforme la beauté en oiseau.

Le cheval : ni masculin ni féminin. Seul être véritablement double, peut-être. Comment ne pas songer au mâle en observant la puissance, la fulgurance et la brutale réactivité de l'animal ? Comment ne pas imaginer la femelle devant son élégance, son extrême sensibilité et la douceur de sa robe ? Que de stéréotypes scandaleux me direz-vous. Oui, notre interprétation du monde plonge ses racines loin dans le passé. Il en

remonte, comme des bulles, d'anciennes images qui forgent le cœur même de la nouveauté. Car au fond, n'être ni masculin ni féminin, n'est-ce pas le comble de la modernité ? Et qui plus est, s'agissant du cheval, sans les affres de la définition du genre.

Voilà ce prince. Mais soyons précis. Selon la race et la région du monde dont il est originaire, il peut mesurer moins d'un mètre ou près de deux mètres au garrot (le haut de l'épaule, au départ de l'encolure). Le falabella est le plus petit de tous les chevaux (soixante-dix centimètres en moyenne). S'agit-il encore d'un cheval ? Certainement par la conformité, bien que miniature. La chose est plus discutable si l'on admet que, ce qui fait la spécificité du cheval par rapport aux animaux de ferme (de rente, dit-on en France) et aux animaux de compagnie, c'est la grande diversité des activités que l'homme et le cheval ont en commun. Travail de toute nature, transport, guerre par le passé, et maintenant sport, loisirs, spectacle... le cheval est partout partie prenante. Il n'est pas seulement compagnon, et par là proche de l'animal de compagnie, il a aussi certaines caractéristiques de l'animal de ferme. Nous y reviendrons. Le falabella, en raison de sa taille, est passé du côté des animaux de compagnie. En revanche, les très grands modèles

de chevaux restent pour l'homme des chevaux à part entière.

Et la princesse ? Elle est vêtue d'une robe. Pas d'un pelage, d'une toison, d'une fourrure, d'une peau ou d'un cuir ; non, d'une robe. Celle-ci peut être de la famille de l'alezan, du noir, du bai, ou du quatrième groupe qui comprend la couleur blanche, la grise, la crème et la chocolat. Voilà pour les parures les plus pures. Il y a aussi les robes mélangées et toutes les singularités qui peuvent s'y ajouter : panachures, adjonctions, épis et autres marques. Elles font la beauté singulière de chaque cheval. La finesse du poil varie, elle aussi, selon les races ; de même que la robustesse des membres, la grosseur et la forme de la tête, etc. Le cheval islandais ressemblera, l'hiver, à un ours bourru lorsque le pur-sang arabe, plus fuselé qu'un mannequin, aura, lui, le profil concave et frémissant d'une statuette d'albâtre.

Les jambes du cheval sont des bijoux articulés, achevés par le sabot qui enferme le pied. L'essentiel est là, tout en bas. Chacun connaît l'adage : pas de pieds, pas de cheval. Lorsque l'on sait que pendant des siècles, le cheval a été le principal compagnon des hommes, on comprend l'importance de ces mots. En réalité, à l'époque où le cheval était au centre de la vie

humaine, pas de pieds (de cheval), pas d'homme. Au mieux, un être diminué.

Le plus fin, le plus féminin des chevaux (le pur-sang, l'akhal-teke à la robe dorée...), se déplace comme un danseur. De la danse, il connaît les bases : levé, plié, porté, posé. Lorsqu'il vient face à vous, imposant mais léger, le chanfrein toujours humble car penché, vous fondez d'admiration. Cette admiration s'accompagne toujours d'une sourde interrogation : que pense, que sent, que vit la princesse ? Son œil, sous les longs cils, reste opaque ; son émotivité toujours surprenante. Quel est le monde du cheval ? En dépit d'une vieille familiarité, en dépit d'une attention elle aussi très ancienne et qui a produit de multiples recherches dans tous les domaines (santé, agriculture, arts équestres...) ; en dépit de publications si nombreuses qu'elles pourraient emplir, à elles seules, plusieurs bibliothèques, le cheval reste un mystère...

Poursuivons l'exploration : la panse est immense, plus ou moins ronde ou levrettée selon la race et l'activité de l'animal. Toutes les fragilités se logent dans cette outre à foin. Il s'y enroule une tuyauterie stomacale complexe, que le moindre bouchon de nourriture vrille et bloque. Gare à la colique, mortelle maladie de ces grands sensibles.

Ronde ou plus plate, la croupe, d'où jaillit la queue, semble au néophyte le lieu adéquat pour s'asseoir. Et de fait, aux origines de l'utilisation du cheval, il semblerait que la croupe ait bien été l'emplacement privilégié par les premiers cavaliers. Il reste des vestiges de cette coutume dans l'utilisation des ânes au Moyen-Orient. À quel moment avons-nous pris place en arrière du garrot ? Nous ne le savons pas. Aujourd'hui, nos jambes enserrent de part et d'autre des flancs qui nous écartèlent s'il s'agit d'un percheron ou nous font racler le sol des talons dans le cas d'un shetland. Il ne faut pas choisir n'importe quelle monture. Ce n'est pas parce que l'animal impressionne que le cavalier en herbe doit s'en tenir aux plus petits. Les poneys vont aux enfants et les chevaux de selle, aux adultes. Et pourtant, les petits gabarits peuvent infiniment rassurer un adulte. Débutant, celui-ci est impressionné par la hauteur. Le mouvement lui fait peur. Pour apprendre à galoper, il pourra avec profit chevaucher sur un poney. Une fois rassuré, il repassera à cheval.

Certains chevaux pèsent plus d'une tonne. Les manipuler devient impossible me direz-vous. Erreur : plus ils sont gros, lestés par une carcasse pesante, moins ils sont rapides. Or, si la rapidité peut être notre alliée, elle est aussi, pour le novice, le plus grand des dangers.



Le rythme du cheval n'est pas celui de l'homme. Vous avez aperçu un objet inconnu, votre cerveau en fait l'examen ; le cheval, lui, a depuis longtemps exécuté un fulgurant demi-tour et, en quelques foulées, a mis plusieurs centaines de mètres entre lui et le danger supposé. Vous n'avez rien compris, à peine vu. Si vous étiez en selle et peu aguerri, vous êtes par terre, estourbi. Après avoir repris vos esprits, vous vous demanderez comment retrouver votre monture.

La beauté du cheval est connue des hommes depuis si longtemps que la fascination qu'elle exerce traverse les générations pour venir jusqu'à nous. Ainsi, l'enfant admire-t-il l'animal sans le connaître. Il – elle plutôt, car les filles sont les plus sûrement séduites – a rencontré le cheval dans un livre ou sur un écran. La fillette vit en ville, loin des prés, des écuries et de la sciure des manèges. Malgré son ignorance, elle est éblouie. Une envie de grand, de beau, de libre lui met en tête des images de chevaux au galop, crinière déployée. La force d'attraction de l'animal est si puissante que l'enfant semble le connaître. Elle sait d'avance qu'elle l'aimera. Souvent, la rencontre excitante se passe dans une bibliothèque, entre deux étagères chuchotantes. *Flamme, cheval sauvage, L'étalon noir, Crin blanc, Cheval d'orage, Vacarme, Le Ranch, Mon amie Flicka*

aimantent la fillette. Elle les lit tous, tome après tome. Elle est comme ces adolescents qui doivent tomber amoureux. Il faut un exutoire à sa curiosité passionnée de la vie ; un être fabuleux, à la fois proche et lointain, qui lui procure ivresse et, en même temps, force son respect. Elle veut un mythe pour partir à l'aventure, aller aux extrêmes, aimer éperdument. D'instinct, elle devine que le cheval, qu'elle ne connaît pas encore mais dont les histoires la tiennent en haleine, est tout cela en même temps.

Un beau jour, elle le rencontre. Il ne s'agit pas de monter, l'idée ne lui vient même pas à l'esprit tant la chose est éloignée de tout ce qu'elle connaît. L'approcher, simplement. Elle en a tellement parlé, qu'autour d'elle, on a cédé. Dans la famille, personne n'est familier du cheval. On ne comprend pas bien d'où vient le caprice, si caprice il y a, et ce ne peut être qu'un caprice puisque personne ne monte à cheval ni n'élève de chevaux. Le père se dévoue. Un jour de vacances, alors que la voiture familiale file sur les routes de campagne, il accepte de s'engager, avec la fillette, dans un chemin de traverse. La fin de journée est proche, l'air tiédi charrie des odeurs d'herbes macérées. Un panneau usé indique : « Centre équestre » et en dessous, ce qui ressemble à un sésame :

agréé par la Fédération française d'équitation. Le cœur de la fillette tambourine avec violence. Elle ouvre des yeux immenses, se saisit de tout avec avidité. Alors que son père gare l'automobile, elle aperçoit dans l'ombre d'un box une longue et grosse tête. Elle ouvre la portière, oublie de la refermer, approche. La crinière sur les yeux glauques, la grosse lèvre molle découvrant des dents jaunes : elle le voit enfin. Ce n'est pas son rêve mais cette réalité, autrement plus forte, pulvérise toutes les images. Le cheval ne tourne pas même la tête. Il est tellement habitué aux jeunes cavaliers qui déambulent devant sa porte qu'une nouvelle visiteuse le laisse indifférent. Soudain, il bâille, dévoilant une mâchoire à croquer une tête d'enfant. Est-ce un cheval, vraiment ? La fillette est devant lui, sous lui. Il est monumental. Derrière le vantail de bois bouge une présence géante et prosaïque. Face à la tête osseuse, aux trous noirs des naseaux, à l'indifférence du regard bombé, illisible sous la paupière à demi-baissée, la fillette est tétanisée. De l'image désirée au cheval dans son box ne subsiste que la puissance de l'émotion. Tout ce qui la nourrissait s'est transformé. Le prince n'est plus, la princesse non plus. Reste un être neuf, son odeur puissante, crottin, urine, poils et foin mêlés. Aucun livre, jamais, ne l'a laissé transpirer.

Le père s'ennuie, il faut repartir. Mais les chevaux et les cavaliers qui galopent dans la carrière ? Et celui-là qui saute ? Cet autre qui bouge en danseur élégant ? Tout là-bas, sur le chemin qui quitte le club pour s'enfoncer en forêt, cette cavalière qui sort de l'ombre, paisible, rênes molles, comment ne pas imaginer avec envie l'aventure secrète dont elle revient ? Rester, rester encore un peu... supplie l'enfant. Des bruits viennent du manège. La leçon, sans doute. Dans un chuintement de sable remué, une voix forte s'élève soudain. L'enfant est fascinée. Son rêve est mort. Vive la passion !